

Philippe Picarelle

Bonheurs-du-jour

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Philippe Picarelle, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Du même auteur

Récits

Mal de mer
Partie remise

Poésie

Le premier train
L'entraîn

Didier Risack. Trente-huit ans. Pharmacien. Il se rase dans la glace, derrière ses yeux rouges encore du sommeil retors. Chaque matin. Un millimètre de poil chaque matin. En prenant garde de ne pas se couper. S'il avait fait le notariat plutôt que la pharmacie, il n'aurait pas dû se lever aussi tôt. Six heures et quart. Chaque matin. La pharmacie ouvre à sept heures trente. Bien située près des ministères, des assurances et des banques, elle draine une clientèle d'élection. C'est fou ce que les cols blancs se cherchent de raisons de manquer d'allant. Six heures et quart. Pourquoi si tôt ? Dans la glace, les passants défilent, meurtris, engoncés, opaques. Sans se couper, le geste sûr. Trente-huit ans, vous vous imaginez ?

Les sans-grade d'abord, invariablement, avec leur cartable, leurs tartines, leur thermos. Ils se dandinent, pas lent mécanique, mollet grassouillet. Gravissent leur golgotha, courbent l'échine. L'heure, c'est leur seconde nature, leur hantise, leur angoisse. De temps à autre, ils relèvent la tête, comme les nageurs reprennent haleine, mais, en réalité, ils lorgnent les feux de signalisation et calculent avec un instinct consommé la distance qui les en sépare. Puis leur pas s'accélère avec une détermination insoupçonnée. Ils en arrivent même à courir, toute raideur et crispation. Les plus téméraires passent à l'orange !

Ça y est, je me suis coupé. A petite cause grands effets. On se reprend, ce n'est pas vrai, il n'y a pas de fatalité du lever. Un bout d'ouate, et c'est le ciel qui se moutonne. Certains s'arrêtent, trépignent, anxieux sur la bordure.

C'est que ça saigne cette balafre ! Et, bien entendu, j'ai oublié de ramener la pommade cicatrisante. Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés ... Toute cette mascarade, parce que certains indécrottables manquent de la discipline la plus élémentaire !

C'est bien de garder la pêche dans l'adversité, surtout de grand matin, et malgré mes yeux rouges qui piquent à cause de ce foutu shampooing.

Bon, le feu doit être vert à présent. Ils repartent de plus belle, les hommes surtout. Les femmes ont le jarret nettement moins prompt à la détente. Elles ont mis leurs robes à fleurs qui ne flétrissent jamais. Des pétunias, des hortensias, des camélias. Au carrefour, parfois, on se croirait dans un jardin de curé. La hauteur des robes varie selon la mode, de mi-cuisse à mi-mollet, même qu'elles dépassent parfois sous leur imper, comme les pétales émergent des sépales. En revanche, la mode n'a aucune incidence sur la taille des fleurs.

Les rasoirs ne sont plus ce qu'ils étaient. Soit on se coupe, soit on se râpe. Un petit sparadrap devrait suffire, on en

fait de minuscules, de couleur chair, qui passent quasi inaperçus.

En pleine gueule, sans le moindre ménagement, une image imbécile décide de votre présent. Elle se traîne là dans la glace sans tain, puisque, de toute évidence, ce n'est pas vous, ce n'est pas possible, on ne se fait pas posséder à ce point. Le matin, embué, prodigue ses vérités unes et simples. C'est un autre, un souffleur, un poète, n'importe quoi, mais les images ne sont pas de mon cru.

Le matin, entre le miroir et moi, c'est une osmose de vers luisants qui passent et passent, sans à-coups, sans hâte, de nulle part, vers nulle part, rassurants en somme. Toujours présents, toujours fuyants. Je me suis habitué à leur manège indolore, j'en arrive même à les désirer et à guetter leur présence. Je les ai apprivoisés. Comme moi, ils se meuvent en silence, dociles, en suspension, puis s'éteignent, fragiles. Voilà, c'est la fin de leur histoire. Moi, éternel, je me rase avec application. Je me souris peu. Je prends notre mal en patience, comme un esthète, pour le plaisir incomparable des choses bien faites. Mais le moteur a des ratés, et, de lui à moi, si ce n'est pas la guerre, la distance est tendue. On s'aime par intervalles, dans le rouge des yeux, loin des passants intempestifs et des bruits déchirants.

Bon, il serait peut-être temps d'activer. Cette coupure m'a mis en retard. A ce rythme, je risque de manquer le pactole des ouvriers de la première heure. C'est qu'ils s'enrhument facilement dans leurs chaussettes, nylon bleu ciel, et leurs sandales similicuir. Encore heureux qu'ils aient prévu le petit tricot du matin. Ils me parlent parfois, derrière leur masque fruste et malgré l'heure furtive. De choses et d'autres. Comme si leurs propos n'avaient pas réellement d'importance. Et, de fait, ils n'en ont aucune. Ils m'observent par-dessus mon épaule, en évitant mon regard. Peut-être que mes yeux rouges les dégoûtent, qu'ils leur rappellent l'odeur écoeurante des lapins dans les clapiers. Je ne les méprise pas vraiment. Je me nourris de leur misère.

Six heures trente passées, je suis en retard. Ils trépigent sur le seuil de la pharmacie, blêmes, inconsistants. Parfois, je m'en veux de ne pas avoir la force de les ignorer, de les rendre tous beaux, sans exception. Je reprends mon souffle. C'est important la respiration, c'est elle qui chasse nos angoisses et rythme notre présence au monde. Un beau sujet de réflexion. Je vais le proposer comme thème de conférence-débat à la prochaine assemblée. Le tout est de s'en souvenir...

Je vois leurs nez écrasés contre la vitre, de l'autre côté du miroir. Ils ont le sens inné de la fête et s'encouragent sans

réserve. Leurs cortèges serpentent avec faste et ostentation. Ils se répètent que la ville est belle, qu'elle est gaie. Tous soudés, ils déferlent par vagues. Malgré l'heure ingrate, ils s'amuse et progressent. Suppôts des mardis gras, ils se délestent de leur cabas, de leur cartable et s'épanouissent au coude à coude. Je les vois parader devant la pharmacie, déchaînés, soûlés de gaieté.

On ne va pas s'éterniser. Après tout, si ça leur chante de faire les singes, libre à eux. D'ailleurs, ça fait marcher le commerce. Le lendemain, ils épuisent mes stocks d'aspirines et de bicarbonate. Et même si les marges ne sont pas plantureuses, c'est l'occasion de leur fourguer quelques juteuses petites panacées.

Le cadre moyen pour deuxième fournée, celui qui voudrait bien, mais qui se fait barrer, parce qu'il manque de piston, de sang bleu, d'aplomb, qu'il se connaît mal, se surestime. Tout différent de celui dans la glace. Lui, au moins, ne manque pas d'entregent. En quelques années, il s'est bâti une réputation et un pas de porte qui va chercher ... loin, très loin. A la force du jarret. Sans compliquer. Les esprits chagrins ne récoltent que rancœur et ulcères. Pas faciles à soigner les ulcères. Rester simple, voilà la clef du succès. Ne pas s'obstiner, mais garder le cap, sans se torturer des questions auxquelles on ne trouvera de toute façon pas de

réponse. Le cadre moyen s'en pose tellement des questions qu'il en est tout déboussolé, voûté, aigri, une vraie bénédiction pour la profession. Il se prend au sérieux aussi, avec son attaché-case. Qu'est-ce qu'il peut bien y fourrer ? Le journal, peut-être, puisqu'il s'agit d'être au fait des derniers développements, prêt à saisir les opportunités. Leur parapluie aussi, ce serait prudent...

L'aube ne s'ébroue pas encore derrière les tentures de lin. Je l'entends hésitante, brumeuse et collante sur les pavés, puisque le temps se connaît à l'ouïe, et à l'odeur aussi. Chaque matin... Je me ferai peur un jour devant mon visage émacié et mes yeux rouges toujours. Saloperie de shampooing. C'est à cause des néons aussi. Toute la journée à subir leurs vibrations... Quelques grimaces qui ne suffisent pas à déclencher l'entrain.

Il ne pleut pas, dommage. C'est quand il pleut que le spectacle est à son comble. Ils rasant les murs pour préserver le beau costume, la brillantine et les lunettes embuées. Ils se faufilent et s'évitent avec une adresse surprenante autant que vaine. Mais pas ce matin. Il faudra patienter pour piéger leur manège. Ce matin, moite, nous prive de son ballet cruel.

Il s'est rasé, il s'est coupé, il se regarde interloqué, raide. Une pointe de torticolis peut-être. Volontaire, il scrute l'aquarium, et, de fait, ils sont proches. Bouches ouvertes,

ils respirent et reprennent haleine, même que c'est pas toujours la fraîcheur. Et la trace rouge, là, c'est sa balafre. Elle ne saigne plus, dieu merci. Quelle délivrance ! On se tâte un peu, mais rien de grave, une simple raideur. Un petit massage, quelques mouvements de la tête, et c'est la trappe du passé qui bascule comme une catapulte. Rester digne, redresser le menton. Pas mal pour un premier passage.

Leurs problèmes à eux viennent du cœur, des artères, des graisses, de l'alcool, du tabac, tout le bataclan. Ils se sentent uniques dans leurs costumes étroits. Le stress, c'est le tribut de la profession, leur silicose à eux. Je les vois déferler, la tête rivée aux pavés, au coude à coude, puis, invariablement, quelques-uns décrochent, souffle court, ils s'approchent, ils sont à moi, ils entrent, tempes en sueur, redressent l'échine. Parfois, je me dis qu'ils me guettent comme une meute à l'arrêt, prête à se déchaîner. Si je bouge, je suis mort.

Parfois, les relents de la veille sont acides. On se dit qu'on a trop bu, trop mangé, que le café était trop fort, mais on ne parvient pas à s'en convaincre vraiment. Alors, on traîne la patte, on se prend en pitié, un peu, ce qu'il faut de baume au cœur. Curieux comme je suis lent. En somme, j'ai la chance inappréciable de ne pas devoir, comme eux, chasser le galon et affronter une concurrence implacable.

Obnubilés par leur carrière, ils traquent l'occasion de se mettre en valeur. Une petite note bien torchée par ci, un P.V. intelligemment rédigé par-là, question de moduler sa visibilité. Et toujours se ménager une porte de sortie, on n'est jamais à l'abri d'un vent contraire. Vraiment, je ferais piètre figure. Déjà que j'ai horreur de l'eau. Même sous la douche je parviens à perdre haleine. En réunion, ce serait la dérive, la noyade. C'est à la répartie et l'esprit d'à-propos que l'on reconnaît les vraies pointures, celles qui n'ont pas besoin de concocter laborieusement leurs arguments et de les remâcher timidement. Je m'y vois déjà, avec mes yeux rouges et ma gueule de poire, une guerre en retard, d'accord avec tous, presque hautain. Non, Messieurs, nous ne sommes pas du même bord. Seul le stress nous rapproche, vous dans l'âme, moi dans les boîtes.

Mais déjà pointe la troisième vague. A huit heures trente. Les secrétaires bon chic bon genre, ensemble deux pièces, voix ferme, elles n'apprécient pas le contredit. D'ailleurs elles ont une prescription pour elles et puis pour leur patron qui, trop pris, ne peut se déplacer. Regard autoritaire, même que ça pourrait aller un peu plus vite. Mille et une choses à faire. A commencer par vérifier le total. Vous ne comptez pas vraiment, non, mais vous

auriez tort d'en faire une question personnelle. Elles ont à faire, simplement.

J'ai la nette impression que mes yeux, petit à petit, recouvrent un lustre prometteur. Il soutient mon regard avec prestance, sans arrogance. Il est rasé de près. S'est brossé les dents consciencieusement, énergiquement. C'est qu'il ne manque pas de charme. S'essaie à un sourire, encore gauche et doucereux, mais tellement encourageant. Il paraît du reste qu'un zeste de maladresse n'est pas toujours à dédaigner... Je l'avoue, je m'y risque parfois. Je me dis que tant qu'à faire, si c'est pour se faire chier par ces punaises, autant le faire la fleur au fusil. Nouvel essai, mais ce n'est pas vraiment au point. Faut pas attendre grand chose d'une espèce de moue mollassonne, moitié lubrique, moitié cupide. C'est un vrai sourire franc qu'il leur faut, bien large, posé, décripé. Et des dents blanches aussi, soignées, régulières. Y aller prudemment, mais sans mièvrerie.

Vous avez changé de parfum ? La plupart ne relèvent pas, tout à leurs comptes, agendas, téléphones, réunions. Elles ne vous entendent pas, ne vous voient pas, il ne sert à rien d'insister. Vous avez beau sourire et sourire, elles sont ailleurs et vous ne comptez pas.

Certaines se cabrent, sévères, raides, dignes. Chagné de parfum? Monsieur se trompe sans doute. Nous ne

sommes pas dans une parfumerie. Inflexibles, elles vous enjoignent à faire honneur à votre blouse, amidonnée, immaculée, d'être fidèle à l'image qu'elles attendent de vous. De la retenue, de la distance. Chaque chose à sa place : le portefeuille, les pilules, les propos, le cœur. Elles mènent la danse. C'est que tout le monde n'a pas la chance d'être indépendant et ne peut pas se payer le luxe d'ouvrir ou de fermer quand ça lui chante. Elles ont des horaires, des contraintes, des responsabilités, une famille parfois, des collègues, toujours, tout le temps. Si on ne fait pas la part des choses, c'est la déroute immédiate. Elles ont les nerfs en acier trempé, même que ça se remarque à leur port coincé. Ce n'est pas du tout le moment de parler parfum. Pas de parfum, pas de rimmel, pas de fond de teint. Pas pour vous. Il doit bien y avoir une faille quelque part, mais elles la réservent à d'autres héros de leur ordinaire. Vous, vous ne faites pas le poids. On s'est enrhumée ? Une pointe d'allergie ? Peine perdue, rien n'y fait, pas même la compassion. S'en faire une raison, puisqu'elles ne sont pas seules au monde, que d'autres, bien mises elles aussi, accepteront à coup sûr d'avoir changé de parfum, par peur, fatigue, distraction.

Vous avez remarqué ? C'est comme changer de coiffure. Je dois dire qu'elle vous va parfaitement, elle vous donne un air distingué, sans affectation, et puis, elle met vos yeux

en valeur. Alors, je souris largement. Dans ma blouse amidonnée, je souris. C'est déjà beaucoup mieux que tout à l'heure. A la fois franc et ce qu'il faut d'espièglerie.

Vous avez changé de parfum ? Bien sûr que je l'ai remarqué, tout de suite même, dès que vous êtes entrée. Non, non, il n'est pas trop capiteux, au contraire. Je le trouve très subtil, très raffiné... Vous connaissez le nouveau snack dans la galerie ? Non, d'abord parler boulot pour les mettre en confiance. Le travail vous plaît ? On presse sur le bouton, et c'est la logorrhée. Montrer qu'on s'intéresse à ce qu'elles font avec excellence. Demander un avis, un conseil. Ou alors, un collègue malade, en général, elles adorent. Vous avez appris ? A son âge, c'est affreux. Mais il est tôt pour déjà arpenter les détours des misères avec mes gros sabots. Il faudrait un sujet plus proche de leurs préoccupations immédiates. Pas le divorce, non, pas le matin, ça éveille les soupçons ... Les enfants, par contre, ça devrait pouvoir faire mouche, avec un minimum d'adresse et d'accents d'authenticité. En deuxième déjà ! Je me souviens, vous êtes encore passée dans la pharmacie avec Benjamin dans la poussette. Il était adorable. Puis proposer quelques échantillons. Un complexe de vitamines et d'oligo-éléments, remarquablement bien dosé. Vous avez un moment ce midi ? Si on cassait la graine ensemble ? Vous connaissez le nouveau snack dans la

galerie ? Si on se retrouvait là ? Douze heures trente, ça vous convient ? Et bien, à tout à l'heure. N'oubliez pas les vitamines de Benjamin.

Je souris. C'est dans la poche. Je le vois à son air conquérant dans le miroir. Un vrai sourire vainqueur. Je vois qu'il est d'accord. Il rayonne à faire péter la glace. Pas mal joué le coup du fiston dans la poussette, mais faudra quand même faire gaffe à ne pas devoir parler moutards pendant tout le repas. C'est moins le petit chéri que la paire de cuisses de maman qui me met en appétit. A mon avis, faut pas la brusquer. Pour les frissons, on dit pas franchement non, mais faut y mettre les formes. Tout cela est de bon augure. Ce qu'on perd en préambule, on le gagne largement dans le feu de l'action.

On finira par croire que je me disperse, que j'ai le trac au moment de mettre le pied dans l'étrier d'une journée qui se contient avec peine, qui tressaille, qui s'emballe déjà. Nous sommes deux, au bas mot, alors, on s'emmêle les pinceaux de temps à autre. Je lui trouve un côté mesquin, toujours à m'emprunter mes plus beaux fleurons et à me laisser mijoter dans mon jus, les yeux rouges. Moins rouges, faut en convenir. C'est important pour la confiance et le tonus.

J'ai pourtant dû me doucher, me raser, me brosser les dents, me sécher les cheveux, je le vois. Si je dis que je le vois, c'est que je le vois !... D'accord, j'ai tort de m'emporter, d'autant que je n'en veux à personne, au contraire. La peur me colle à la peau comme un gant de caoutchouc. Alors, je me débats par à-coups, comme un poisson hors de l'eau. Je ne suis jamais bien coriace, mais les mots avarés et nerveux attisent notre malaise. On cherche à se posséder, on s'évite, on feint l'indifférence. Rien à attendre. Bonjour. On ne va pas dramatiser, nous sommes d'une autre trempe. Y mettre un peu du sien, ce n'est pas le diable.

Moi, c'est Didier. Je suis pharmacien et très fleur bleue. C'est vrai, j'aime les voyages. Je m'emmène à la moindre occasion. Tout est prétexte à m'échapper... Trente-huit ans. Grand, maigre, cheveux foncés, tempes grisonnantes, sourire variable. N'aime pas les bêtes, si ce n'est les poissons, et les papillons bien sûr. Je ne me connais pas de passions. A l'occasion, je me risque à la photographie, et souvent, je le regrette amèrement. En revanche, je déteste le sport, la danse, les courses. La musique ? C'est vrai. Le soir, à l'heure de la tisane. A ce train-là, ça fera cher la petite annonce. On s'en tient à l'essentiel.

Didier Risack. Pourquoi faudrait-il que je mentionne la profession ? Avec mon standing, je risque de m'attirer

toutes les candidates en mal de beau parti. L'âge non plus ne veut rien dire. Age mûr, âge bête, âge tendre. Et puis pas de nom, malheureux, jamais de nom !

Monsieur, situation honnête. Boute-en-train, humoriste invétéré. Je ne peux quand même pas dire que je n'aime pas les bêtes et que je ne supporte pas les enfants avec leurs mains sales partout. Terriblement maniaque, ou soucieux de l'ordre, on verra. Situation stable. C'est beaucoup mieux que confortable qui fait nettement plus enviable.

A la réflexion, je serai bien obligé de donner ne fût-ce qu'une indication de l'âge, si je veux éviter les escadrons sur le retour. Dans la trentaine peut-être, ça fait d'office près des quarante. Monsieur dans la trentaine, situation stable. Dans cet ordre précis. Evidemment, ce n'est pas très chevaleresque, il ne faudra pas s'attendre à des transports fougueux et des ivresses démentes. Quelque chose sur la tendresse peut-être. Aimant les fleurs. C'est bien les fleurs, c'est mieux que les vases de Chine et c'est beaucoup moins cher. Le sens des économies, ça rassure toujours. Ou les plantes, plutôt que les fleurs. Aimant les plantes. Les plantes font plus sérieuses, plus solides. Une touche d'émotion, un trait de délicatesse, sans verser dans le sentimentalisme débridé. C'est qu'il n'hésite pas à mettre la main à la pâte, à payer de sa personne. Ce n'est pas le

doux rêveur qui s'est égaré dans un jardin anglais. Son expérience se nourrit du contact de la terre...

Ça fait peut-être beaucoup pour une petite plante. D'autant que, à part les quelques géraniums et les lauriers roses que Geneviève m'a fait mettre, on ne peut pas dire que chez moi, ce soit une pépinière. Ceci dit, aimant les plantes, c'est parfait. Il faut bien trancher. Et d'ailleurs, je suis incollable en plantes médicinales, même que je suis de plus en plus sollicité. La semaine prochaine, je donne une conférence sur la joubarbe. Des vertus et des vices...

Responsable ? Pourquoi pas ? Personnellement, ça me plairait qu'on se dise responsable. Vraiment. Vendu... Nature généreuse. Nature généreuse ? Généreuse ? Terrain miné. Très dangereux ! Elles vont s'imaginer que je suis obèse et que je cherche à racoler les potelées, alors que les grosses me dégoûtent, c'est physique. Gros tas s'abstenir. Il ne sera pas question de nature généreuse. D'ailleurs, on parlait de tendresse et de fleur bleue, sinon, autant jeter l'argent par les fenêtres...

Prévenant, peut-être. En général, c'est un trait de caractère que les patients apprécient. Leur ouvrir la porte poliment, emballer le tout dans un sac bien solide et y glisser ostensiblement l'échantillon gratuit d'un hochement de tête complice, se rappeler la douleur d'estomac, si tenace. Ça tient à peu de choses.

Monsieur dans la trentaine, situation stable, aimant les plantes, responsable, prévenant. J'ai encore droit à quelques mots, mais j'ai le sentiment qu'on est mal embarqué. Lui aussi, je le trouve sceptique. Il estime sans doute que ça manque de chaleur, que ça fait prescription. Et puis merde, on va pas passer son temps à faire des ronds de jambe et à louvoyer. Moi, j'aime bien appeler un chat un chat. Et d'ailleurs, si je ne me montre pas comme je suis, comment voulez-vous que je tape dans le mille ? Aimant les plantes ! Quelle rigolade ! En ce moment, je n'aime absolument rien. Je me sens contrarié en tous points par ce lever maudit qui n'en finit pas. Tout foire. Tout me dégoûte. J'ai la tête comme un seau, comment voulez-vous que je fasse dans la tendresse et la complaisance ? Je ne veux voir personne, à commencer par cette espèce de sangsue dans le miroir. Il est parvenu à me rendre colérique, moi qui suis d'humeur si bon enfant, si égale.

Monsieur, d'humeur égale, ça ne se dit pas. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Il faut parler d'yeux verts, de nature passionnée mais fidèle. Petit lapin cherche petit lapin pour faire petits lapins. Moi je ne vois que les mollets bouffis de varices des employés de sept heures trente. Ils auront porte de bois ce matin, et les cadres

trem্পés d'angoisse aussi. Si ça tombe, męme les secrętaires devront se passer de mes regards incendiaires. a m'a soulagę. Je me sens męme beaucoup mieux. Je devrais me fęcher plus souvent, libęrer ma colęre pour pouvoir faire ręver4...

Monsieur, cultivę, ouvert, attentionnę. C'est tout moi ça. Aimerais partager projets. Projets et voyages. Ils seront dębordęs au standard. Męme qu'ils risquent de refuser l'annonce. Prięre d'envoyer CV et dossier mędical. Parce que les yeux ręveurs et les męches sauvageonnes, c'est bel et bien, mais, par les temps qui courent, mieux vaut redoubler de prudence. Je suis bien placę pour le savoir...

Je me sens nettement mieux. Ce coup de sang m'a mis en selle. Ma main sęre masse ma joue ferme et c'est bien. Je suis parę. Didier Risack, dans la force de l'ęge, pharmacien de la cour et fier de l'ętre. Comment voulez-vous que je sois seul ? Je n'ai pas une seconde  moi. Toujours mille et une choses  faire. Trente-huit ans bien portęs. Dęterminę. Confiant. Le retard sera vite ręsorbę. Quelques gestes prompts et pręcis, et la partie est jouęe. Voilà. La chrysalide n'en sera que plus vive.

- Madame Renard, quelle agréable surprise ! Comment allez-vous ?
- Mais très bien, Monsieur Risack, vous-même, vous me semblez particulièrement gaillard.
- C'est la compagnie d'une femme cultivée et élégante qui attise ma tonicité.
- Je ne vous savais pas aussi flatteur.
- Ce n'est pas de la flatterie, c'est ma timidité que, parfois, quand les circonstances sont propices, je parviens à surmonter.
- Vous êtes un filou.
- De retour au pays ?
- De passage. Je compte me fixer définitivement à Ronda.
- Les villages blancs, l'Andalousie... c'est beau.
- Le climat convient particulièrement bien à mon mari.
- L'emphysème, je me souviens... Et vous ?
- La santé est bonne.
- Le climat chaud et sec vous convient à vous ?
- C'est différent.
- Mieux ?
- Différent.
- Les contacts ne vous manquent pas ?
- Pour être franche, les contacts ici étaient comptés.
- Je connais... mais parfois, une image, une odeur, un sourire, et on s'accroche, pas vrai ?

- ... Vous devriez parler plus.
- Il ne faut pas se fier à mes regains d'énergie.
- Je n'en suis pas si sûre.
- Le quartier, vous le trouvez changé ?
- Je ne sais pas.
- Beaucoup de commerces ont mis la clé sous le paillason.
- Mais vous gardez le cap.
- Je suis inexpugnable. Je prospère aux malheurs d'autrui. Je fais mes choux gras de la morosité. Pensez si j'ai bonne mine. Monsieur va bien ?
- Mis à part une petite alerte cet été, mais il s'en est bien remis.
- Vous êtes inquiète ?
- Un peu, c'est vrai.
- Parfois, je me dis qu'on devrait être des monstres d'égoïsme pour ne pas souffrir des douleurs auxquelles on ne peut de toute façon rien. Mais je dis des bêtises...
- Au contraire. C'est exactement ce que je ressens, mais qu'il est tellement difficile de s'avouer.
- En tout cas, vous avez choisi le bon moment. Avant neuf heures trente, c'est de la folie, ça ne désemplit pas.
- Vous regrettez ?
- Regretter ?... Regretter quoi ?... Peut-être... Je peux bien vous le dire à vous, je m'attache trop facilement. Alors, quand on bouge les pions, je me sens tout déboussolé. Je

me remets en question. Je gamberge. Mais ça ne veut absolument rien dire du tout.

- Si je puis me permettre – et je pense qu'à mon âge, ce sont des choses que l'on peut dire – vous vous posez trop de questions. Dites-vous que vous êtes dans une situation tout à fait privilégiée.

- Vous avez raison.

- Je parle d'expérience.

- J'ai décidé de ne plus philosopher.

- A la bonne heure.

- Même que j'en prends la ferme résolution tous les soirs. Sans exception. Je suis intransigeant.

- Gisèle ne travaille plus ici ?

- Elle est en repos d'accouchement. Je l'ai remplacée, mais on ne peut pas dire que ce soit une réussite. A commencer par la ponctualité. La nouvelle assistante devrait être là à neuf heures précises, mais je ne crois pas qu'elle soit arrivée une seule fois à l'heure. C'est irritant à la fin.

- J'aimais beaucoup Gisèle.

- C'est une perle.

- Elle se porte bien ?

- Je n'en sais rien.

- Vraiment ?

- Je ne l'ai pas contactée depuis qu'elle a quitté. Je ne sais même pas si elle a accouché.

- Vraiment ?
- Ça vous choque, hein ?
- Je ne vous jugeais pas.
- Et vous savez pourquoi ?
- Peut-être que vous attendiez qu'elle vous donne de ses nouvelles.
- Pas le moins du monde.
- Alors, je...
- Simplement parce qu'on est soulagé de ne plus devoir se supporter, de ne plus avoir de comptes à se rendre, de ne plus devoir composer. Ça ne vous arrive jamais ?
- Pas vraiment, non.
- Alors, c'est que vous avez de la chance, ou que vous n'en êtes pas consciente, que vous ne voulez pas voir les choses comme elles sont. Que sais-je...
- Sans doute...
- Vous me trouvez agressif ?
- Amer plutôt.
- On croit respecter quelqu'un, mais, en fait, c'est l'habitude qui a pris le pas, et on se retrouve embrigadé, à se répéter que, heureusement, on peut compter sur elle, qu'elle abat un travail précieux, qu'elle a le tour avec les patients. Ça ne vous fatigue jamais, vous ?
- En fait, outre le plaisir de vous revoir, j'étais venue pour la prescription de mon mari.

- Je suis désolé de vous mettre mal à l'aise. Ce n'était pas du tout mon intention.
- N'y pensons plus.
- Je suis vraiment très maladroit.
- Je vous en prie.
- Par ailleurs, je me dis qu'il vaut mieux être maladroit que vouloir à tout prix louvoyer ou avoir raison. Non ?
- Voici la prescription...
- Quoi qu'il en soit, je trouve qu'il n'est pas banal de pouvoir aborder des sujets aussi intimes avec les clients de passage. Je vous en suis très reconnaissant.
- Vous finirez par me gêner.
- Je vous sens crispée, mais vous avez tort. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Je n'ai rien en magasin qui figure sur la prescription. Rien du tout. C'est l'assistante qui a oublié la moitié des commandes. Et comme je ne pense pas vous revoir cet après-midi, on peut clore les débats sur le champ, non ?
- Je ne pensais pas vous importuner, excusez-moi.
- Moi non plus je ne le pensais pas, mais ce n'est pas une raison pour s'excuser. Vous n'y êtes pour rien, ni personne.
- Vous me rendez la prescription ?
- Nous sommes trop pressés d'en finir, c'est pour cela qu'on ne s'aime pas. On n'en prend pas le temps. Ou pour toute autre raison, c'est comme vous voudrez... Ronda ...

Pourquoi pas ? Je ne crois pas une seconde que votre mari s'y sente mieux, mais au moins aurez-vous un alibi pour votre vague à l'âme.

- La prescription, s'il vous plaît, il faut que j'y aille.

- Bien sûr.

J'attends, tout yeux, tout oreilles, que le timbre de la sonnette vibre. Madame... D'un ton sérieux, mais sans gravité. Avenant, quoi. Madame... Parce que, chez moi, vous pouvez avoir confiance. Je ne suis pas un charlatan, pas un vendeur de boîtes magiques. Il n'y a pas de miracle dans la profession, voyez-vous. Il y a les gens sérieux, les professionnels, et puis, comme partout, les parasites, ceux qui vivent aux dépens de la fragilité d'autrui, une espèce qu'on ne peut éradiquer, il faut se rendre à l'évidence. Sans condescendance aucune. Je n'ai jamais été d'avis que les consonances latines étaient garantes de quelque culture et quelque intelligence que ce soit. Je n'en fais pas de complexe d'infériorité, mais je ne me sens pas du tout investi d'un statut privilégié. Ceci dit, je ne verse pas dans la familiarité non plus. Quiconque franchit le seuil de ma pharmacie est digne du plus total respect. Quiconque. Les hommes viennent très peu dans la pharmacie. Dans la mienne en tout cas. On ne va pas se faire suer à sonder la question pour y voir coûte que coûte un clivage